La petite danseuse de 14 ans

par Prisca Ligeron

EXTRAIT

Editions Collections de Mémoire

EXTRAIT

Sommaire

Préface 4

Mes premiers pas vers la danse 6

L'insouciance de mon adolescence 32

Mon bonheur arraché 80

EXTRAIT

Claude est toujours présent, avec ses chansons.

Mais tu perpétues son image, à travers la danse.

En 1974, tu créas l'école des claudinettes.

Grâce à ton professionnalisme tu as l'idée d'une future "Grande école de spectacle" qui portera son nom !, et c'est à toi Frisca que nous le devrons.

Josette

Josette François (sœur de Claude François)

Mes premiers pas vers la danse

Il était une fois…

Tout a commencé comme un conte de fées. C'était à l'école d'Orly, où je demeurais. Je venais d'avoir neuf ans. Agnès, une de mes camarades de classe, s'approcha de moi :

- « Tu sais Nadine, je vais faire de la danse ».
- « C'est vrai ? T'en as de la chance ! Où ça ? »
- « Pas loin d'ici, rue Basset, je crois. C'est ma mère qui m'a inscrite ».
- « J'aimerais bien aller avec toi ».
- « Tu pourras venir, on serait ensemble. ».
- « Je ne sais pas si mes parents voudront ».
- « Demande toujours, tu verras bien ».

Cette perspective ouvrait, pour moi, un horizon fabuleux. J'étais bonne en gymnastique, j'aimais l'exercice physique, j'avais envie de me remuer. La danse, la scène, les costumes, des milliers d'images tournoyaient déjà dans ma tête.

C'était décidé : je ferais de la danse.

- « Il n'en est pas question ma petite fille. Nous avons du mal à y arriver. Et tu n'es pas seule ».
- « Mais maman, Agnès y va. Je serai avec elle. Et après, peut-être que je serai une grande danseuse, avec… »
- « Écoute, Nadine, je comprends très bien ton désir, mais il faut être raisonnable, la vie est trop dure ».

EXTRAIT

Mon père, à l'époque, travaille à Air France. J'ai une sœur et trois frères. Bien sûr, ma proposition ne semble pas commode à réaliser. Mais mon objectif est fixé. Il me faut trouver un moyen d'y parvenir.

Si j'essayais avec papa ? Les pères sont toujours sensibles, avec les filles câlines. Aussitôt dit, aussitôt fait. Quelques petites bises, un gros câlin, le regard humide pour confier son chagrin, il n'en fallut pas plus. Il donna son accord. J'étais folle de joie.

Madame Buffetery, le professeur de danse, se révéla très souple à mon regard. Je crois qu'elle sentit tout de suite ma volonté de réussite.

D'un abord assez froid, cette femme se montrait attentive à nos progrès. Elle nous imposa une discipline très stricte. Elle tapait le parquet de sa canne, afin de nous faire subir sa loi. Je n'étais pas habituée à ce régime autoritaire sans partage, mais cela importait peu, car je dansais. Mon corps s'exprimait. Je ressentais comme une délivrance des mille choses que je parvenais à extérioriser. Ma silhouette, peu à peu, se façonnait aux règles sévères du classique. Madame Buffetery comprit très vite mon enthousiasme. Elle me proposa de travailler avec les grandes. Il n'y eut pas l'ombre d'une hésitation de ma part. J'en voulais. Progresser, me surpasser, être meilleure, cette idée me survoltait.

Un jour, la mère de Gisèle, une camarade de cours, vint à la fin de la séance. Elle s'adressa à notre professeur, mais nous entendions aisément ce qu'elle racontait.

- « Ma fille, disait-elle, est heureuse de faire de la danse. Je suppose, que vous en êtes contente. C'est pourquoi j'aimerais qu'elle continue, qu'elle fasse

EXTRAIT

même carrière. Comment doit-on procéder pour l'inscrire à l'Opéra ? »

Madame Buffetery regarda cette dame quelques secondes, puis déclara :

- « Voyez-vous, Madame, il en est des danseuses comme des acrobates. Certains peuvent, sans problème, se promener sur une corde raide. D'autres, qui voulaient d'arrache-pied, n'y réussissent pas, car leurs dispositions ne correspondent nullement à ce métier. Votre fille est disciplinée. Elle s'efforce de donner le maximum de ses capacités. Elle se montre docile. Mais… mais elle n'a pas la morphologie d'une danseuse. Tenez, regardez celle-ci. En voilà une, qui pourrait tenter l'Opéra ».

Sa canne me désignait. Le rouge me monta aux joues. C'était moi, oui c'était bien moi, dont elle parlait. L'Opéra ! Ce merveilleux palais, où les étoiles sont habillées de lumière, où le rêve supplante la réalité. Donc moi, je pouvais, c'était possible, c'était… inouï !

Pendant plus d'une semaine, mes nuits furent constellées de mirages. J'y pensais constamment. Je retournais ces mots dans tous les sens. L'Opéra ! Quelle image envoûtante !

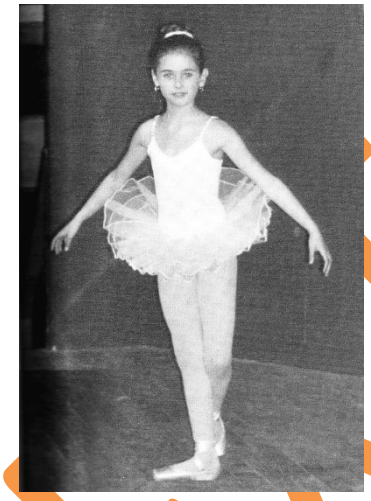
L'éblouissement passé, je réalisai qu'une voie royale venait de s'ouvrir à moi. Décidée, volontaire, je persévérais à prendre de l'aplomb. Et puis, c'était certainement écrit, il ne fallait plus hésiter.

En m'inscrivant au Conservatoire de Choisy-le-Roi, je passai à l'échelon supérieur. J'allais sur mes dix ans. Madame Rouet, qui nous dispensait les cours, était très gentille. Elle nous fit faire d'énormes progrès, en peu de temps. Je mordais à pleines

EXTRAIT

dents dans cet entraînement intensif. De plus, je m'étais lancée dans la musique : piano et solfège. Comme je ne me sentais pas suffisamment rassasiée, je pratiquais le patin à glace, le mardi soir. Les glissades, les figures ressemblaient pour moi à des scènes de danse.

Maman, pendant cette période, y trouvait également son compte. Dans une certaine mesure, tout au moins. Elle m'accompagnait au cours, puis attendait dans le hall du Conservatoire. Elle en profitait pour tricoter et bavarder avec d'autres mères. Je pense que cela la reposait un peu, tout en la divertissant. Ces quelques instants de détente, dérobés aux heures si dures de la vie quotidienne, lui procuraient un répit nécessaire, dont je profitais.



Nous nous réjouissions, toutes les deux, de cette sortie hors routine. Comment aurais-je fait, sans son amour ?

Devant mon dynamisme, mon acharnement à progresser, Madame Rouet prit la grande décision : elle m'inscrivit pour un stage de trois mois à l'Opéra. Sa propre mère y avait été danseuse-étoile.

C'est par une étroite porte de la rue Scribe, que l'on nous fit entrer et non par le grand escalier de la façade, comme je l'espérais. Sur la droite, je remarquais une autre porte, réservée aux étoiles. Cette entrée attirait notre regard, d'autant qu'un gardien en barrait l'accès.

On nous fit, tout d'abord, passer une visite médicale. En rang d'oignons, nous défilions devant un jury impressionnant : l'administrateur, la directrice, la doctoresse. Il avait fallu se

EXTRAIT

déshabiller dans un hall très gris et très froid. Une rangée de bancs nous permettait de déposer nos vêtements et de nous asseoir.

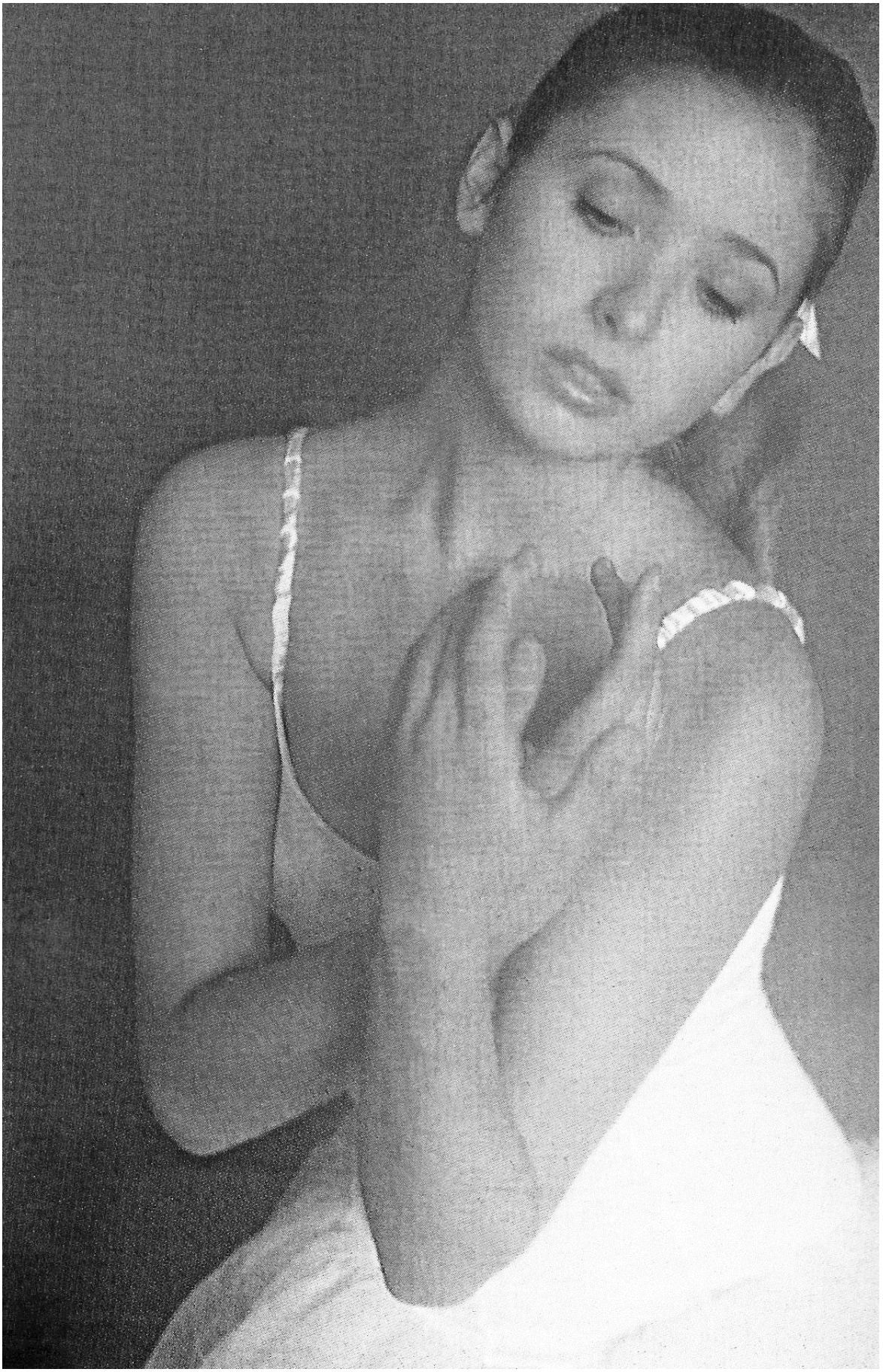
- « Comment t'appelles-tu ? »
- « Nadine, Madame… »
- « Quel âge as-tu ? »
- « Dix ans ».
- « Depuis combien de temps fais-tu de la danse ? »
- « Un an »

Je sus, par la suite, qu'il valait mieux ne pas déclarer, comme certaines le faisaient : « je danse depuis plus de cinq ans ». Les responsables, en effet, donnent priorité aux réelles débutantes, afin de les former totalement.

Les habitudes, acquises dans les différentes écoles de danse, ne sont pas des atouts appréciés.

- « Tourne-toi ! »
- « Mets-toi en cinquième, bien, lève la jambe, oui, à la seconde, bon… maintenant, fais-moi un changement de pied. Allez, file ! Suivante ! »

EXTRAIT



C’était rapide, mais nous avions la fragilité de feuilles mortes sous une bise glaciale. D’autres facteurs interviennent dans le jugement d’acception. Il importe de se montrer humble, respectueuse, propre, discrète, bien peignée, mais surtout pas endimanchée. Certaines mères avaient fait les frais de magnifiques tutus. D’autres avaient acheté des collants multicolores. On sentait, tout de suite, en regardant les enfants, que c’était la mère et non la fille, qui désirait être admise à l’Opéra. Les plis sous les aisselles, la culotte qui dépasse, indisposaient également les examinateurs.

Mon père, le premier, sut que j’étais reçue. Sans rien laisser paraître, il s’intéressait à moi. Il suivait mon évolution, ma transformation et comprenait, je crois, mon aspiration. Il s’enquit des résultats par téléphone. Il dut être assez fier de cette admission. N'entre pas qui veut à l’Opéra…

Une grande fête, à la fin du mois de juin, fut organisée au Conservatoire de Choisy. Destinée aux élèves reçues dans les différents concours, la remise des prix représentait une grande joie, non seulement pour nous, mais aussi pour les parents. Distribution de diplômes, de cadeaux de toutes sortes, de livres, de disques, l’atmosphère avait quelque chose d’éblouissant. Nous rivalisions de beauté ce jour-là. Les habits que nous portions, ressemblaient à des costumes de théâtre, plus chatoyants les uns que les autres. Les mamans étaient ravies. Quelques-unes pleuraient d’attendrissement. L’émotion m’avait gagnée aussi. Je me tournais de tous côtés, cherchant un refuge, où cacher le délire, qui malmenait ma pauvre tête d’adolescente. J’allais entrer à l’Opéra, moi, la gamine d’Orly. Mon rêve devenait réalité. Mon instabilité grandissante me faisait si peur. J’avais tant besoin de m’affirmer, tant besoin de conquérir, tant besoin d’être reconnue.

EXTRAIT

Nous n'étions qu'une centaine à avoir été sélectionnées, sur cinq mille candidates environ. C'était le 14 avril 1969.

J'eus énormément de mal à me séparer de ma mère, lorsqu'il fallut franchir la petite porte réservée aux débutantes. On dut presque me pousser pour que j'entre dans ce sanctuaire, si vénéré. Les six étages à escalader, avant de parvenir dans la grande salle de cours, me parurent interminables. Les longs couloirs, sombres et froids, me faisaient trembler. Les surveillantes générales, qui nous encadraient, ne rigolaient pas. Nous avions, à notre disposition, des loges pour nous mettre en tenue de travail. Une fois prêtes, on nous disposa en demi-cercle sur un plancher en pente douce. J'étais toute déséquilibrée par cette position inattendue. Je regardais mes compagnes, qui me regardaient aussi et qui s'interrogeaient comme moi.

-« Mes enfants, je suis très heureuse de vous accueillir dans notre maison. J'espère que vous saurez vous montrer dignes d'elle. Nous allons vous répartir en trois groupes. Soyez attentives et suivez bien les recommandations de vos professeurs. Elles attendent de vous : discipline, obéissance et correction. Tâchez de leur donner le meilleur de vous-mêmes ».

La directrice, Mademoiselle Guillot, commença ensuite l'appel, sans que je réalise vraiment la situation. Mon regard venait de se poser sur l'un des trois professeurs. Quelle belle femme, pensais-je en moi-même. Quelle classe ! Quelle allure ! Pourvu, oh oui, pourvu que je fasse partie de son cours. Parmi nous, une trentaine de garçons se poussaient du coude. Je ne les voyais même pas. J'étais toute à mon observation. Tant et si bien que je me retrouvais seule, sans comprendre, à la fin de l'appel.

EXTRAIT